



JACQUES-HENRY BORNECQUE

ENTRETIENS AVEC HENRY DE MONTHERLANT

Il y aurait eu bientôt vingt ans que je connaissais H. de Montherlant. Nos relations, que des espèces de raisons professionnelles avaient enfin nouées (ce dont je me félicitais, puisque j'admirais de longue date — et alors même que cela était mal porté... — celui qui, pour se préserver, jouait au loup-garou, puis s'en défendait : il me le dit !) avaient insensiblement pris un tour assez confiant, si bien qu'au fil des années il lui arriva de répondre avec une liberté primesautière à bien des questions considérées comme « réservées », voire de les provoquer. Il ne m'avait jamais imposé de contraintes : il ne reniait rien. Mais il préférait être d'abord dégagé des circonstances de sa vie. « *Tout, vous pouvez tout dire —, mais de préférence après ma mort...* »

Aujourd'hui, autant pour demeurer encore un peu en sa compagnie que pour le permettre au lecteur ami, je puis, comme je le veux, évoquer tel qu'il fut un être émouvant et déconcertant. En revivant nos entretiens, en relisant ses lettres et certaines dédicaces prophétiques (en dehors des cadeaux faits lors de telle ou telle visite, il m'envoyait tous ses livres avec une courtoisie raffinée), il me semble que l'audience particulière qu'il m'est advenu d'avoir auprès de lui me permet d'apporter personnellement quelques clartés inattendues sur les idées profondes de cet homme célèbre et peu connu, qui aimait « les choses étranges », parce que la vie en est une.

Ces souvenirs, j'en garantis l'authenticité, fût-elle à son tour déconcertante, et c'est pourquoi je dois dire en quelques lignes pourquoi j'ai été spécialement favorisé de certaines confidences révélatrices qui seront peut-être un jour utiles à des biographes, après m'avoir été précieuses. J'étais venu un jour le trouver pour lui parler d'un article, puis d'une conférence sur son théâtre. J'avais des conseils à lui demander sur des textes à choisir, des orientations techniques à préciser. Nous nous revîmes pour parler

de son œuvre, puis de lui, et parfois même des problèmes de son interlocuteur, qui était moi. Il aimait les témoignages, les comparaisons, les investigations sans fard. Certes, il lui agréait que je fusse un professeur de faculté apte à le renseigner sur les réactions de ses étudiants et de ses étudiantes, et même à les orienter éventuellement. J'avais consacré une partie d'un cours public à son théâtre, dont de belles étudiantes (je lui avais montré les photographies, sur sa demande !) avaient été les interprètes. J'avais commenté *la Reine morte* en Australie, en Nouvelle-Zélande et au Canada (où il se plaignait d'être méconnu) avant de l'inscrire, à l'autre extrémité du monde, au programme de la toujours célèbre Université du Caire.

Ces efforts et leurs résultats lui avaient été sensibles, à lui qui souvent doutait de son audience en plein orgueil byronien... Aussi avais-je été l'une des huit personnes (pourquoi ce chiffre ?) auxquelles, en 1963, il avait expressément demandé de donner leur sentiment et de provoquer des avis sur l'opportunité, à l'occasion d'une reprise de *Fils de Personne*, d'un « dialogue entre un adulte et un garçon d'une vingtaine d'années, d'aujourd'hui, sur la pièce, ou plutôt sur les problèmes que pose cette pièce, écrite et créée il y a vingt ans. Une sorte de Critique de l'Ecole des Femmes de Fils de Personne... ».

Cependant, plus encore, ce qui le mit progressivement en confiance, c'est que ce professeur de faculté était aussi un écrivain et un homme qui se refusaient absolument à séparer la littérature de la vie, et, dans la vie, à séparer l'éthique de l'esthétique. Que l'on sût cultiver une sorte de lucidité romantique (à condition que la lucidité demeurât vigilante) n'était pas pour lui déplaire, ni que l'on pratiquât ce que j'appelle un « fatalisme actif », et que j'ai ramené d'Orient, ce qui lui agréait aussi. En cet homme, il appréciait quelqu'un qui n'était pas tout à fait indigne de son royaume spirituel ; un écrivain dont il aimait la rigueur. A propos d'un essai sur Verlaine, « goût extrême de notre esprit critique », qu'il préférait à Rimbaud, il m'écrivait : « Vous l'expliquez, l'éclairez, le renouvez avec un art et une sensibilité qui lui vaudront, j'espère, de jeunes lecteurs. » Au demeurant, cet écrivain n'était pas assez connu pour qu'on dût se méfier de lui ; et surtout — surtout ! —, ce professeur encore jeune — et qui l'admirait — n'apparaissait ni sclérosé, ni conformiste, ni servile dans ses réactions. Il trouvait au contraire dans cet ami dévoué, mais trop voyageur aux quatre coins du monde pour être trop importun, quelqu'un qui lui apportait des traits de mœurs, et à qui il pouvait parfois s'ouvrir tout en parlant librement de sujets qu'il hésitait à aborder ailleurs et sur lesquels je lui répondais

avec la même liberté que la sienne. Il lui plaisait même d'aventure (j'avais déjà noté ce trait de caractère chez André Gide) que l'on sût jusqu'où être impertinent avec lui, pourvu qu'il fût assuré qu'on l'admirait, et qu'on l'aimait.

A chaque fois que je le revoyais, je le retrouvais identique, et j'étais pourtant frappé à neuf par son masque tout en méplats, et comme métallique, où, pointant de chaque côté des cheveux en brosse, se dressaient de grandes oreilles de faune : les oreilles de Mallarmé. Un peu à la dérobee (car il n'aimait pas qu'on le regarde trop fixement, et s'exclamait soudain avec une ironie impatiente : « *Que se passe-t-il ? J'ai une tache ? Ma cravate ne vous plaît pas ?* »), j'admirais son expression curieusement mêlée de hardiesse, de vigilance, et d'une insolence latente qui semblait faite d'une inquiétude aux aguets : l'attitude transposée d'un boxeur, ou d'un gardien de but...

De quoi parlions-nous ? Rarement des autres écrivains contemporains, et presque toujours par généralités, bien que je lui aie entendu un jour prononcer ce jugement assez sévère sur Jean Cocteau, que j'admirais : « *Il parade depuis quarante ans, et il ne peut plus se débarrasser de la farine du mime !* » Une autre fois, à propos de M. Jean Anouilh — autre admiration — dont le style de vie l'attirait autant qu'il le jalousait parfois — « *Encore un loup-garou des femmes ! Ah, il n'est pas facile à vivre ! Mais, lui, on lui pardonne !* »

Il ne laissait pas en effet de se plaindre qu'on le méconnût, soit pour le figer, soit pour le banderiller injustement. « *Pourquoi veut-on faire de moi un rabat-joie après en avoir fait un satyre ? Il y a à l'Académie trois types qui rigolent comme des gosses à propos de tout et de rien sous l'œil sévère de X : moi, Jean Rostand, et Guéhenno...* » Puis, sans transition, revenant à la hauteur de son théâtre, dont il me sait gré d'avoir souligné la mesure, la pudeur : « *On prétend que je suis sec, et on me reproche de la rhétorique... On me reproche tout ! Il faut pourtant que certains sentiments parlent leur langue. C'est une question de tenue.* »

Mais, en somme, nos entretiens en revenaient toujours à peu près aux mêmes sujets : il est vrai qu'ils étaient d'importance... On pouvait les classer en deux catégories : ceux qui excitaient sa verve ou son dégoût ; ceux, en revanche, dont il parlait avec une gravité rêveuse qui allait parfois jusqu'au pathétique.

Parmi les premiers, bien entendu, sa légende (ou ses légendes), qu'il saisissait l'occasion de redresser en haussant les épaules, tantôt sur l'imagination sommaire des uns, tantôt sur la timidité

des autres. Je retrouve un billet qui doit dater de 1966 où il m'écrit : « *Il paraît qu'au Canada je ne suis connu que comme « misogyne » et « janséniste attardé ». A quelles prouesses ne parvient pas le génie de la simplification ! A vous.* » Une autre fois, à l'improviste, il me pose cette question surprenante et gênante : « *On vous a dit, n'est-ce pas, que j'avais des enfants naturels ? Oui ou non ? — Oui, on me l'a dit, mais on ne m'a pas dit combien !* » Il ricane : « *Oh ! il n'y a que le premier pas qui coûte. Mais, ce que je voulais éprouver, c'est votre sincérité.* »

De la Femme : la femme-entité, la femme-sujet, la femme-objet, la femme-vampire par nature et par ténacité, il s'entretenait moins qu'on aurait pu le croire, car le sujet lui faisait souvent hausser les épaules avec un soupir. Il me provoquera cependant parfois, et m'en parlera alors sur plusieurs registres, avec une sincérité qui me bouleverse à travers ses sarcasmes, et l'on sent brusquement au-delà des agressivités une espèce de ferveur déviée.

Une année, comme je revenais d'une longue mission dans l'hémisphère austral, il m'entreprit sur les Tahitiennes, très intéressé que j'aie pu apprécier encore en elles (c'était avant Mururoa...) ce mélange séduisant de romantisme sensuel, d'innocence, et de « point de lendemain » qu'avait remarqué Bougainville deux siècles plus tôt... Nous faisons la navette entre l'anecdote et les généralités. Il regrette de ne plus se sentir assez jeune pour partir vers les Iles, et me dit soudain : « *En tout cas, vos Tahitiennes doivent être plus rigolotes que la femme de Tolstoï ! Oh ! ces goules slaves...* » Puis, sans transition, il se lève, passe dans une pièce voisine, et revient avec une réédition augmentée de son essai *Sur les Femmes*, inscrivant d'une écriture rapide cette dédicace dont il est le premier à s'amuser : « *A J.-H. B., qui connaît bien ce sujet, et qui retrouvera ici quelques-unes des remarques que nous avons dégagées à propos de Tolstoï.* »

Parfois, il est moins laxiste et détaché : certaines réflexions tournent à l'atroce. C'est ainsi qu'il me demande un jour (il poussera la hantise jusqu'à m'écrire le lendemain pour revenir sur ce sujet) ce qu'il faut penser de la légende ou du commérage d'après lesquels un écrivain célèbre a loué une chambre dans un quartier ouvrier pour y écrire enfin tranquillement (légende que l'intéressé ramènera d'ailleurs pour moi à sa juste mesure) ? « *En tout cas — s'exclame-t-il — nous pouvons être sûrs qu'il est marié ! Il a besoin d'une autre solitude que de la solitude du foyer...* »

Il revient ensuite, sans que je l'interroge, sur son refus de se marier (il y reviendra deux fois), et il m'en parle avec une *honnêteté* (il n'y a pas d'autre mot) bouleversante à travers le cynisme apparent. « *Franchement, c'eût été tricher. Oui, votre in-*

*tuition est juste, j'ai eu peut-être de la chance de me tirer de certaines griffes... Je m'en suis tiré difficilement, durement, — mais enfin avec honneur (du moins, je le crois... J'ai essayé... D'ailleurs je revois encore parfois certaines de ces dames... Alors !). — Mais une femme est un objet coûteux pour l'âme comme pour la vie quotidienne. Il me faudrait un appartement de dix pièces pour ne pas entendre mes enfants, car j'aurais eu des enfants, et beaucoup !... » Une autre fois, revenant sur ce sujet, il s'écrie textuellement : « Ah ! non, à quoi bon se marier si c'est pour tromper sa femme à couilles rabattues, comme tant de mes confrères, qui allèguent pour ce faire un banquet d'anciens élèves... Or je ne pourrais pas être plus fidèle à une seule femme qu'à une seule face de mon œuvre. D'ailleurs, enfin, je ne suis tout de même pas tout à fait un monstre, comme disent certaines « bonnes âmes »... » Et, là-dessus, il me renvoie à certains poèmes, admirables, du recueil *Encore un instant de bonheur*, que l'on a tort de négliger :*

Nous avons dormi côte à côte comme deux serpents sous la même
[écorce ;
Mon âme a dormi avec toi et t'a aimée sans un mot...

*... Et tout cela, cœur qui éclate, voix qui casse,
Tout cela, le bonheur ? Ah ! mon Dieu, savions-nous !
On peine, on pense, on parle... Il passe ! Il passe ! Il passe !
C'est lorsqu'il est passé qu'on se met à genoux...*

... Chair, salvatrice de l'âme !...

*Mes obsessions, mes obsessions,
emportez-moi sur vos lourdes ailes !
Au no man's land des désillusions
Vous retrouverez d'autres larves fidèles...*

En revanche, Montherlant ne parle de l'enfant qu'avec une espèce de ferveur tâtonnante et jalouse. Il me félicite d'avoir vu toute l'importance du thème de l'enfant dans son œuvre, uni à celui de l'honneur. Il en est touché, presque gêné. « *Pourtant, bien des critiques... Il est vrai qu'il suffit que cela saute aux yeux pour que les yeux soient aveugles.* » Deux paragraphes de la lettre-enquête dont j'ai déjà parlé étaient consacrés à des considérations sur ce thème : « *La principale difficulté pour moi est que je ne connais pas de garçons de vingt ans (disons, de dix-huit à vingt cinq ans). Et pourquoi ? Parce que je n'ai pas de sympathie pour cet âge et ai toujours écarté ceux de cet âge qui voulaient m'approcher. (Je ne parle pas du temps où je l'avais moi-même, et où*

j'avais la camaraderie la plus fraternelle avec les garçons du stade et de la guerre.) J'aime beaucoup et crois bien connaître les enfants et les adolescents. Mais, de dix-huit à vingt-sept ans, le voilà, à mes yeux, l'âge ingrat. Et non pas par la faute de ces jeunes gens. Ce sont les adultes qui depuis un peu plus d'une vingtaine d'années ont rendu les « jeunes » insupportables de prétention, tout à fait comme c'est le mâle qui a rendu la femme insupportable : elle ne l'était pas naturellement.

Bref, je vous demande ceci : voulez-vous faire lire Fils de Personne à quelques-uns des jeunes gens (de l'un ou l'autre sexe, car une fille intelligente a tout autant qu'un garçon son mot à dire ici), me communiquer leurs réponses, provoquer quelques-uns d'entre eux à les mettre noir sur blanc, peut-être me faire connaître ceux d'entre eux, s'il y en a, qui pourraient causer avec moi d'une façon intéressante sur le sujet ?... »

Mais, en somme, ce qui le passionne, et bientôt va le traquer, c'est son travail et l'œuvre qu'il sert. Il fait de plus en plus allusion, dans ses lettres comme dans la conversation, à son mauvais état de santé, évoque sa fatale insolation sur la terrasse du Luxembourg (« *Moi qui ai tant aimé le soleil !* »). « *Eh ! oui, pour moi, travailler, ce n'est pas torchonner deux heures par jour, et faire de ce torchon un drapeau avantageux, puis aller papillonner dans les salons, courir les cocktails, que sais-je ? J'ai écrit quarante volumes, je vais bientôt avoir 72 ans, je lis beaucoup, et j'entends bien employer les quelques années qui peuvent me rester à vivre... Au vrai, je travaille tout le temps. Je note tout aussitôt.* » Ce qui ne peut manquer de frapper en l'entendant, c'est cette rigueur inflexible unie à la pudeur (« *Les gens de la Renaissance cachaient leurs défaillances* » ajoute-t-il en marge d'un article sur *Port-Royal* dont il me donne le manuscrit) ; ce souci du détail comme de l'ensemble qu'il évoquait dans tel texte du *Solstice de Juin* (« *Le travail bien fait* »). « *Il faut beaucoup travailler — me dit-il gravement — pour tâcher d'éviter les notes fausses, tout en donnant sa vérité et son audience à chaque note. Sinon, l'œuvre grince, et vous seul en êtes responsable !* »

C'est ainsi que, quand il m'invita aux reprises de *la Reine morte* et du *Maître de Santiago*, j'étais juste à côté de lui, et il ne cessa de prendre des notes sur l'éclairage, sur les costumes, l'inclinaison d'une hallebarde, l'intensité de la neige, grommelant : « *Un tel est bien mollasson, ce soir !* », et filant dès l'entracte vers les coulisses pour y distribuer vertement la bonne parole...

Un jour que je lui soumetts, sur le désir de mes étudiants, divers titres de travaux sur son œuvre, il cerne d'un grand trait à l'encre le mot *Pertinence* dans *Cynisme et Pertinence*, et il

ajoute en face : *Quod est*. « *Oui, ce qui est, coûte que coûte, et tant pis pour les imbéciles !* » Puis, continuant à parcourir la liste, il tombe en arrêt devant le dernier titre, l'enserme rapidement, et même le coche. Ce titre, c'est *la Passion du vrai*.

Telle il a voulu et continue de vouloir son œuvre, jour après jour : complexe parce que vraie, vraie parce que complexe.

C'est nourri de cet esprit que, dans des circonstances que je relaterai un peu plus loin, Montherlant me fit don d'un exemplaire de l'édition originale des *Auligny* (fragment de *la Rose de sable*) avec cette dédicace, qu'il considérait comme un éloge : « *A J.-H. B., qui aime les « choses étranges », et mon œuvre en est une...* »

Son œuvre, en effet, lui tenait doublement à cœur, parce qu'elle était nécessairement ambivalente, — et aussi parce qu'au-delà d'elle, de la vie qu'elle peuplait de perspectives et d'échos sans fin, il ne voyait ni autre vie, ni autre fin. Un jour que je le pressais sur le sens que l'on pouvait attribuer à son œuvre, énumérant les différentes clefs possibles, il avait pensé tout haut devant moi, lentement, sérieusement, rêveusement, reprenant mes diverses hypothèses. « *Oui, peut-être la tristesse, l'insatisfaction... La plupart de mes personnages sont tristes... Et comment en irait-il autrement, dans le monde où nous vivons ? Et puis, c'est également vrai, une espèce d'aspiration à l'honneur du samouraï ; un sursaut, à travers tout, de la meilleure partie de l'être... Un besoin d'exhaussement...* »

J'ai dit que Montherlant faisait profession de ne point croire à une autre vie, et qu'en conséquence sa vie d'ici-bas lui semblait d'autant plus pressante à attester par le travail. J'en arrive donc aux nœuds les plus importants, les plus graves, les plus lourds pour l'âme, parce qu'ils semblent maintenant noués à jamais.

C'était par une matinée d'hiver. Il neigeait comme dans *le Maître de Santiago*. La lumière livide était celle de ce *Port-Royal* (celui de 1942) dont il venait de me dire que c'était par tact qu'il y avait renoncé, parce que, sous l'occupation allemande, cette pièce comportait trop d'allusions transparentes, trop de prisons, d'arrestations, d'arbitraire... Je revenais une fois de plus sur une question qui me tenait au cœur : « *Comment conciliez-vous, et cherchez-vous à concilier la grandeur, l'ascétisme spirituel, et votre besoin affiché d'être heureux ?* » Il me répond d'abord qu'il ne faut pas opposer des notions antithétiques complémentaires dans le temps (« *ce goût de la qualité ne peut-il, après tout, s'allier à celui du bonheur ?* »). Puis, soudain, après réflexion, il

dit avec force : « *Et puis, si ! tout de même, ce qui compte, c'est le bonheur, c'est-à-dire la plénitude, surtout quand on ne croit pas à la vie éternelle...* »

Une légère surprise, et je me risque à lui demander si cette conviction d'agnosticisme lui est égale ou le chagrine ?... Alors, pour la première fois dans cette matinée, un curieux plissement du visage qui se transforme et s'achève en un grand rire gamin et ironique : « *Me chagriner ? Dites que j'en suis ravi, on ne peut plus aise, au contraire ! Sans doute, je suis parfois triste — le moins souvent possible —, par une très brève lâcheté, à l'idée du néant. Mais la vie éternelle ! Cette idée a quelque chose de si absurde, de si inconcevable, que c'en serait plus désolant encore. Comme l'on s'ennuierait !* » Il fait dater cette évolution de 1928-1929. Comme je lui objecte avec un peu de brusquerie ses *Pages catholiques*, il secoue les épaules, et me rétorque qu'il ne serait pas un écrivain digne de ce nom s'il n'était pas capable de comprendre par l'intérieur un état d'âme sans pourtant y adhérer. « *Si je lisais pendant un an des livres sur le bouddhisme, vous verriez quelles édifiantes « pages bouddhistes » je pourrais livrer à l'étonnement féroce de ceux qui s'usent les doigts à vouloir me décortiquer, au lieu, comme vous par exemple, d'essayer de me comprendre par l'intérieur... Oh ! je sais bien qu'il y eut Neuilly ! Les bons Pères ont pu jadis s'y tromper quelque temps, et moi les tromper aussi, parce que j'avais mes crises de ferveur, et d'ailleurs que je n'aimais pas les contrarier... Mais je n'ai jamais été un élève très pieux ! Certes, j'arrivais à les posséder, et si j'avais fait un petit effort complice... Mais j'ai voulu être renvoyé, voilà...* »

Un silence. Qu'objecter, à supposer que j'en aie envie ? Aujourd'hui Montherlant aurait beau jeu à me jeter au visage que sa mort a tranché... Et pourtant ?... Je repense à une dernière révélation qui eut lieu, elle, au printemps, et qui me laisse à jamais songeur. Avant de l'évoquer, je dois cependant rappeler l'étincelante et sinistre pantomime que me joua Montherlant, un jour de 1963, sur le thème de la mort. Il me donne l'édition originale (la vraie, celle de l'Académie) de son *Discours de réception*, avec cette dédicace : « *Ce discours passé sur le lit de Procuste...* » Et, de vrai, il avait consacré une longue partie de son discours au thème de la mort, — la mort de l'écrivain : la sienne, et celle des autres. Il m'en lut quelques extraits : c'était un véritable Mane, Thecel, Pharès sur des murs paisibles. « *Eh ! oui, me dit-il, je sentis un peu tard que j'avais commis une faute contre le goût, et aussi — surtout ! — une faute contre la charité en parlant de mort à des Immortels. Quand j'évoquai ce spectre, j'en vis deux ou trois qui devenaient verts, plus verts que le vert Empire, d'un*

vert plus cru que celui de leur habit de cérémonie... Alors, j'ai coupé, coupé, coupé... » Et, cependant, il restait dans ce discours quelques phrases étranges et agressivement macabres que l'on retrouvera si on les cherche.

Hantise ? Bravade cruelle ? En 1965, je reçois un service de presse de sa pièce *la Guerre civile* avec cette dédicace qui prend aujourd'hui une signification singulière (dirai-je que, de surcroît, elle était écrite à l'encre rouge !) : « *A. J.-H. B., ces personnages sanglants qui m'ont accompagné toute ma vie.* »

Trois ans plus tard, alors que j'allais partir pour une longue mission en Egypte, la conversation en était revenue à ses chers Romains. Je ne sais pourquoi, je lui avais rappelé l'exemple d'un homme qui avait mis ses actes en accord avec ses paroles, Sénèque, qui écrivait : « *Il y a des gens qui font profession d'être sages, et qui vous disent qu'il n'est pas permis d'attenter à sa vie, etc, alors que...* » Je m'arrêtai d'ailleurs là, car Montherlant me dit qu'il connaissait bien le passage. J'ajoutai alors que j'admiraais peut-être plus encore la disponibilité d'un Pétrone, qui condamné à mort par Néron sous un prétexte qui dissimulait la plus basse envie, brisa soigneusement les objets les plus rares qu'il savait que Néron convoitait, lui écrivit à ce sujet et à d'autres la lettre la plus ironique et la plus insolentement aristocratique possible, puis, pour montrer sa liberté, s'ouvrit, se referma, se rouvrit les veines en dégustant son dernier festin. Montherlant se divertit à ces reminiscences, puis ajouta rêveusement : « *Oui, la disponibilité, voilà une bonne formule, même pour les cas extrêmes. Mais comment la concilier s'il le fallait avec ce fatalisme actif que vous me vantiez jadis à votre retour d'Orient ?* »

Je ne sais ce que je lui répondis ; mais un des derniers billets — je ne dramatiserai pas en disant que c'était le dernier — insistait sur son essai consacré à Sénèque, « *un des personnages les plus énigmatiques de l'histoire* ».

Personnage énigmatique ? Pourquoi pensai-je soudainement au personnage le plus énigmatique de son théâtre, le Ferrante de *la Reine morte* ? Peut-être à cause du thème de l'équilibre souterrain cher à Montherlant. Toujours est-il que je revécus une scène qu'aujourd'hui la mort rend significative et troublante. C'était un matin où Montherlant, particulièrement cordial, m'avait remercié de ma ferveur pour son œuvre, et des témoignages que je lui en avais donnés. Il me demandait s'il pouvait à son tour faire quelque chose pour m'être agréable, et je lui répondis que si j'osais je voudrais qu'il copie un fragment de la scène finale entre Ferrante et Inès, scène qui m'emplit toujours d'émotion. Cette émotion est visible ce matin-là, à ce moment-là ; mais Montherlant

ne m'en sait pas mauvais gré. Au contraire, il me dit sans fausse modestie, comme s'il parlait de l'œuvre d'un autre : « *Cela prouve que vous êtes sensible aux belles choses... Attendez-moi. Fumez si vous le voulez, puisque vous aimez tant cela...* » Je ne reviens pas de cette permission ! Un petit quart d'heure plus tard, lui revient, avec une feuille de très beau papier, sur laquelle est transcrite, avec une remarque supplémentaire, le fragment souhaité.

Une dernière fois, par conscience, il relit, pour ajouter un accent ou une virgule. Et alors, scandant à mi-voix ce passage où Ferrante dit à Inès : « *Moi, toute ma vie, j'ai fait incessamment ce trajet : tout le temps à monter et à descendre, de l'enfer aux cieux. Car, avec tous mes péchés, j'ai vécu cependant enveloppé dans la main divine. Encore une chose étrange...* », — il s'arrête, puis murmure avec un étrange sourire : « *Mais c'est moi !... Comme c'est étrange — puisque nous sommes dans l'étrangeté — que vous m'avez demandé de recopier précisément ce passage... Voyez-vous la singulière pensée de celui qui a écrit trois Port-Royal : en traçant ces lignes (qui vont assez mal peut-être avec ce vieux gremlin de génie), j'ai eu — oh ! juste à cet instant —, l'impression que je parlais de moi et pour moi... Mais ce sont des foutaises !* » C'est alors que, ressortant et revenant encore une fois, il me donna l'exemplaire des *Auligny* dont j'ai parlé, et où il se réfère expressément à Ferrante : « *Cela est étrange ; mais j'aime les choses étranges.* »

S'il y avait en lui du janséniste sublimé — me suis-je dit depuis à la lueur sinistre de cette mort —, (et il y avait du janséniste, parmi tant de traits), — a-t-il pu penser qu'il serait de toute façon sauvé s'il devait l'être de toute éternité ?...

Mais non, sans doute. Sénèque voyait dans le suicide le seul et suprême remède à la tyrannie des Césars. Montherlant y a vu le seul antidote à la tyrannie du destin, et à ses avilissantes diminutions. Passé l'âge de faire l'amour avec quelque satisfaction nouvelle ; dépassé l'âge d'espérer encore avec entêtement en quelque absolu, il ne lui restait plus que le bonheur de se coller par son travail avec un peu plus encore de vérité et de beauté psychologiques. Alors, quand le Commandeur s'est approché, avec ses torches renversées : le chaos et la nuit, il l'a délibérément attiré par la main...

Mais ce n'est pas lui ; c'est nous, maintenant, qui aurons froid devant la perte désormais irrémédiable de cette ferveur désespérée, disparue avec ses musiques, et en songeant au vacillement de cette étoile dont l'on ne sait en quel *ailleurs* elle a pu se rallumer ?

JACQUES-HENRY BORNECQUE